EBOULIS.—Quand l'éboulis auquel on s'attend à Québec de jour en jour aura lieu ce qui ne peut manquer d'arriver, bientôt plus de 1,000 personnes périront certainement dans cette catastrophe, et celles qui survivront seront infailliblement ruinées pour toujours. La valeur des propriétés en danger est immense, et c'est la propriété du gouvernement impérial, représentée, par le département des ingénieurs, qui menace. Le gouvernement est maintenant suffisamment averti et convaincu de l'imminence du danger, qu'il devrait le prévenir aussi vite que possible.

BLÉ-D'INDE.—Nous voyons par le *Morning Chronicle* qu'une partie de la cargaison de blé-d'inde, arrivée l'autre jour, au port de Québec, venant en route directe de Chicago, est pour être réduite en fleur aux moulins de William Patton écr. de St. Thomas et une autre partie aux moulins de Beauport.

ORDINATION.—Nous voyons par un journal de Philadelphie que Mgr. l'Archevêque de St. Louis, à la demande de l'évêque de Philadelphie, a ordonné prêtres MM. J. Laughran et H. McMahon.—Mgr. de St. Louis est le frère de Mgr. de Philadelphie.

MILITAIRE.—Dans l'empire d'Autriche l'armée est repartie ainsi : Un soldat sur soixante-dix-huit hommes ; dans la Grande Bretagne et ses dépendances, un sur 425, aux Etats-Unis, un sur 2,947.

LIVRES.—On augmente tous les ans, de trente mille volumes, la bibliothèque du musée britannique. Il y a maintenant assez de livres, qu'on peut fournir à chaque habitant de Londres, de quoi se former une bibliothèque séparée, de vingt volumes. Il y en a près de cent mille qui ne sont pas encore entrés, et on a engagé une personne pendant douze ans pour faire un catalogue des cartes.

L'UNION.—Nous voyons par une correspondance adressée à un journal de New-York que le clergé de l'archidiocèse de Turin vient de se prononcer en faveur de l'association du rappel telle que fondée par O'Connell, et contre la réunion projetée.

YUCATAN.—Le gouvernement mexicain a expédié un vaisseau pour l'Yucatan, avec de l'argent et des troupes pour protéger les habitants de ce pays contre les attaques des Sauvages.

ROME, 28 juin.—Il y a quelques mois à peine, les partisans les plus avancés des réformes administratives et politiques demandaient surtout que les hautes fonctions jusque là réservées à la prélature fussent, dans de certaines limites, rendues accessibles aux laïques. Le Pape Pie IX, toujours prêt à condescendre aux vœux qui peuvent être favorables à la prospérité de ses sujets, daigna déroger à l'usage immémorial de la cour pontificale, et confia à des laïques deux des principales charges de son gouvernement. Le parti du mouvement battit des mains et fit grand bruit de sa reconnaissance. Mais bientôt on le vit vérifier cette triste observation du poète fabuliste sur l'insatiable appétit des égoïstes et des ingrats :

« Laissez-leur prendre un pied chez vous,
« Ils en auront bientôt pris quatre ! »

Deux places d'abord, puis quatre dans le conseil des ministres ne parurent pas suffisantes à ces hommes qui ne prétendaient, disaient-ils, qu'à n'être pas entièrement exclus de la haute administration : mettre les laïques et les prélats sur le pied d'une égalité parfaite, ce ne fut point assez ; il fallut leur livrer la place toute entière, expulser jusqu'au dernier les conseillers ecclésiastiques du Pape, et n'admettre que des séculiers dans la composition du ministère. Par pudeur cependant, et comme pure forme on voulut bien souffrir que la présidence du conseil fût conservée à un cardinal, à condition qu'on lui enlèverait la plus grande partie de ses attributions. Le ministère des affaires étrangères fut *redoublé*. A côté des hautes relations extérieures qui avaient fait jusqu'alors toute l'importance de la secrétairerie d'Etat on imagina de créer je ne sais quel ministère des affaires étrangères laïques. L'inconvenance et les vices d'une pareille création sautaient aux yeux de tout le monde. Pie IX n'a pas jugé à propos de pousser plus loin l'expérience d'une combinaison que son extrême désir de concilier tous les esprits lui avait fait provisoirement tolérer. La nomination du cardinal Soglia aux fonctions de secrétaire d'Etat a nécessité une résolution définitive. Le maintien ou l'abolition de cette création éphémère sont devenus une question de cabinet. Le Pape et son premier ministre veulent que la secrétairerie d'Etat reprenne toutes ses attributions, et avec elles tout son lustre et toute sa dignité au dedans comme au dehors. Le cabinet Mamiani a fait mine de se retirer ; mais voyant l'inutilité de ses menaces, il se ravise, il garde tous ses portefeuilles, et juge plus digne de lui de se créer dans la presse périodique, dans les clubs et dans le parlement, une influence qui lui permettra d'établir une sorte de lutte ouverte contre l'autorité et contre les intentions bien connues de son auguste souverain.

C'est ainsi que pendant que Pie IX envoie un négociateur à Vienne pour obtenir, à des conditions glorieuses, la paix de la haute Italie, le ministère Mamiani souffle hautement la guerre dans les deux Conseils et se fait donner par des mesures ruineuses les moyens de poursuivre les hostilités contre l'Autriche. On comprend que de pareils actes ne laissent rien ou presque rien à espérer de la mission pacifique de Mgr. Morichini. Cet éminent prélat, après avoir été reçu par l'empereur à Inspruck, s'est rendu à Vienne pour y continuer les négociations. Les dispositions du gouvernement autrichien ne sont un mystère pour personne : que la lettre de l'empereur, publiée par la *Gazette d'Augsbourg*, n'ait pas été effectivement adressée au Pape, ainsi que le déclare la *Gazette de Rome*, il n'en est pas moins certain pour tous que cette dépêche, apocryphe si l'on veut dans la forme, n'est au fond que l'expression fidèle des sentiments actuels du cabinet de Vienne. Les projets de loi présentés par le ministère Mamiani au Conseil des députés, cet emprunt de plusieurs millions et cette levée de 6,000 hommes modifieront-ils les résolutions du gouvernement autrichien ? Personne n'oserait s'en flatter, et tout le monde, au contraire, s'attend à voir échouer la sainte mission que Pie IX avait donnée à l'archevêque de Nisibe.

Ce ne sera pas le seul malheur dont la responsabilité devra retomber sur l'inqualifiable conduite du ministère Mamiani. A Rome, la situation devient de jour en jour plus grave. Le peuple, à qui ne pouvait longtemps échapper cette opposition du ministre contre le souverain, le peuple, toujours plein de vénération et d'amour pour le Pape, commence à murmurer contre le ministère. Des menaces sont journellement proférées contre les clubs. Une collision terrible peut éclater d'un moment à l'autre ... Voilà où nous ont conduit les coupables ambitieux qui ont osé substituer les vaines pensées de leur orgueil à la sagesse inspirée de Pie IX ! Notre dernière espérance est dans le secours de Dieu qui aime Rome, et dans une résolution du Pape qui, après tant de preuves de longanimité, brisera cette criminelle et trop longue résistance.

M. DE CHATEAUBRIAND.—La France, le monde entier des lettres, du génie et de la gloire, viennent de faire une perte qui sera profondément sentie même au milieu du tumulte des révolutions.

M. de Chateaubriand est mort avant-hier matin à huit heures. C'est une douleur de plus à ajouter à toutes les douleurs de la patrie ; mais du moins M. de Chateaubriand a pu terminer paisiblement, au milieu des soins les plus touchans, une des vies les plus agitées, les plus éprouvées, les plus éclatantes et les plus glorieuses des temps modernes.

M. de Chateaubriand avait près de quatre-vingt ans.

L'académie Française était réunie quand la nouvelle de la mort de M. de Chateaubriand est parvenue au président.

L'académie a immédiatement levé sa séance.

M. de Chateaubriand était le doyen de l'Académie Française, où il occupait depuis trente-sept ans le fauteuil n. 6.

—C'est M. l'abbé Daguerry qui a assisté dans ses derniers moments le grand homme dont la mort sera pour la France l'objet d'un deuil public. Nous ne saurions mieux faire connaître les sentiments chrétiens qui ont animé M. de Chateaubriand jusqu'à son dernier soupir, qu'en publiant la lettre suivante du respectable curé de Saint-Eustache :

« Paris, le 4 juillet 1848.

La France vient de perdre l'un de ses plus nobles enfants.

« M. de Chateaubriand est mort ce matin à huit heures un quart. Nous avons recueilli son dernier soupir. Il l'a rendu en pleine connaissance. Une intelligence aussi belle devait dominer la mort et conserver sous son étreinte une visible liberté.

« La mort de Mme de Chateaubriand, arrivée l'année dernière, frappa si fortement M. de Chateaubriand, qu'il nous dit à l'instant même, en portant sa main sur sa poitrine : « Je viens de sentir la vie atteinte et tarie là dans sa source ; « ce n'est plus qu'une question de quelques mois. » La mort de M. Ballanche, qui ne suivit que trop près, fut le dernier coup pour son illustre et ancien ami. Depuis lors M. de Chateaubriand ne sembla plus descendre, mais se précipiter au tombeau.

« Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateaubriand, qui avait été administré dimanche dernier, embrassait encore la croix avec l'émotion d'une foi vive et d'une ferme confiance. Une des paroles qu'il répétait fréquemment dans ces dernières années, c'est que les problèmes sociaux qui tourmentent les nations aujourd'hui ne sauraient être résolus sans l'évangile, sans l'ame du Christ dont les doctrines et les exemples ont maudit l'égoïsme, ce ver rongeur de toute concorde. Aussi M. de Chateaubriand saurait-il le Christ comme le sauveur du monde au point de vue social, et il se plaisait à le nommer son roi en même temps que son Dieu.

« Un prêtre, une Sœur de la charité étaient agenouillés aux pieds du lit de M. de Chateaubriand au moment où il expirait. C'était au milieu des prières et des larmes d'une assistance de cette nature, que l'auteur du *Génie du Christianisme* devait remettre son ame entre les mains de Dieu.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« DAGUERRY, *Curé de Saint-Eustache.* »

DEUX SŒURS DE CHARITÉ.—Nous avons toujours éprouvé un sentiment de vénération et de profonde gratitude pour les Sœurs de Charité, ces nobles et saintes femmes au cœur d'or, qui, déposant par conviction et par dévoûment toutes les faiblesses de leur sexe, apparaissent à point nommé partout où il y a un danger, partout où il y a une misère, laissant tomber une parole de miséricorde et de pardon, et consolant l'humanité par le spectacle sublime des vertus évangéliques.

« C'est dont avec bonheur que nous avons recueilli de la bouche d'un témoin digne de foi, et que nous répétons ici les deux anecdotes suivantes :

« Dans la journée du 25, un capitaine de la garde mobile, fait prisonnier par les insurgés, fut conduit dans la cour des Sœurs de Charité du 12e arrondissement. Il allait être fusillé, lorsque la supérieure, avec cette abnégation et cette énergie que Dieu a mises au cœur des femmes qu'il a bénies se plaça résolument en travers du fusil :

—« Arrêtez ! s'écria-t-elle, c'est ici la maison de Dieu ! Un crime la souillerait ; la mort de cet homme vous porterait malheur !

—« Vous avez raison, ma Sœur ; vous avez toujours été bonne pour nous, nous ne voulons pas vous faire de peine. Nous allons emmener le prisonniers et le fusiller dans la rue ; vous ne le verrez pas.

—« Non, mes amis ; cet homme m'appartient, il ne doit pas sortir d'ici. Au nom des services que nous avons rendus au nom de vos femmes et de vos enfants, je le réclame. Qu'il soit notre prisonnier !

« Pendant deux heures la courageuse Sœur lutta, sans faiblir un instant contre les forcenés qu'elle ne pouvait convaincre, mais empêchant le crime par sa présence et sa fermeté, lorsqu'une vive fusillade lui vint en aide comme un argument suprême. La supérieure profita du premier moment de trouble et d'hésitation pour pousser le pauvre officier dans la pharmacie, dont elle ferma la porte, et l'ayant déguisé à la hâte, elle parvint à le dérober à ses meurtriers.

« Et, revenant au milieu d'eux qu'elques instants après : « Remercions Dieu, leur dit-elle avec un sourire sur les lè- « vres et une prière dans le cœur ; remercions Dieu qui a « sauvé le prisonniers. »

« Ailleurs, un insurgé, ivre de poudre, d'eau-de-vie et de sang, trouvant sur son passage une Sœur de Charité qui allait porter secours aux blessés, lui posa, en la menaçant, la baïonnette sur la poitrine. La Sœur le fixa sans s'émouvoir, et, détournant le fusil d'un geste de dédain : « Crois-tu donc mon ami, que j'aie peur d'une baïonnette ... Je n'ai peur que de Dieu ! »

« Et, continuant sa route, sans détourner sa tête, elle s'en alla auprès d'un mourant qu'une balle avait frappé quelques pas plus loin.

« Nous ne nous sommes pas inquiétés de demander le nom de ces deux Sœurs, elles n'en ont pas. Pour Dieu qui les connaît, ce sont deux anges ; pour nous, ce sont deux Sœurs de charité ! »

—Mgr. Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris, était né à Saint-Rome-de-Tarn, au diocèse de Rodez, le 28 septembre 1793. Il fut institué évêque de Pompeïopolis et coadjuteur de Strasbourg le 27 avril 1840, nommé archevêque de Paris le 26 mai suivant, préconisé le 13 juillet et sacré dans son église métropolitaine le 6 août de la même année. En quittant les grands-vicariats de Luçon et d'Amiens il avait été, précédemment à son épiscopat, chanoine de l'église de Paris et vicaire-général du diocèse.

Il a vécu cinquante-quatre ans neuf mois mois un jour, étant mort le 27 juin 1848.

—Le corps de M. l'Archevêque de Paris, embaumé d'après le procédé Gannal, est exposé dans une chapelle ardente dans un des salons de l'Archevêché.

—Mercredi, à quatre heures et demie, l'autopsie de M. l'Archevêque de Paris a été faite, sous les yeux de MM. les docteurs Cayol et Récamier, par les docteurs Henri Gueneau de Mussy et Vignolo. Plusieurs médecins y assistaient, entres autres M. Labrousse, médecin des Quinze-Vingts, qui avait donné les premiers soins au pieux prélat, et MM. Béclard, Noël et Amussat. La balle qui l'atteint avait pénétré par une petite plaie dans le côté droit de la religion lombaire ; elle suivait un trajet oblique de haut en bas, et avait rencontré la seconde vertèbre des lombes, qu'elle avait traversée en passant au-devant de la queue de la moelle épinière ; la rencontre du corps osseux l'avait déviée de sa direction primitive et l'avait fait remonter le long du rein gauche. Au terme de sa course, elle s'était logée dans les muscles voisins de cet organe en déchirant les vaisseaux. Il en était résulté un épanchement de sang dans le tissu cellulaire. La balle avait le volume des balles de calibre, et sur un point de la circonférence on remarquait une ligne saillante qui indiquait qu'elle avait été coulée dans un moule ordinaire. Le point de section du pédicule était très apparent, et n'offrait pas le poli des balles des cartouches de guerre.

—Les braves gardes nationaux accourus des départements limitrophes au secours de l'ordre si odieusement attaqué dans Paris, n'ont point voulu séparer la religion du sentiment de patriotisme qui leur a fait exposer leur vie pour le salut commun. Ainsi les gardes nationales du département de Seine-et-Marne, au nombre de six mille hommes, ont défilé dans Paris ayant à la tête de leurs bataillons le curé du village oriencipal. C'était un beau spectacle que celui de l'humble et courageux pasteur, marchant dans les rangs de ses braves paroissiens et ne se séparant d'eux ni à la vie, ni au péril de la mort. L'histoire de nos aïeux n'offre rien de plus patriotique et de plus religieux.

LA RELIGION.—Au milieu des alarmes et des profondes douleurs que la guerre la plus acharnée qui fut jamais répandait dans les rues de la capitale, la religion offrait encore dimanche aux ames déchirées le baume de ses divines consolations. Les douces pompes de la Fête-Dieu étaient, il est vrai, remplacées par le formidable appareil de la guerre ; au lieu des jeunes vierges et des lévites, formant le cortége pacifique du Dieu sauveur, des légions frémissantes couraient au combat ; à la place de l'encens et des fleurs dans les rues, des flots de sang et des nuages de poudre. De nos temples sacrés, les uns étaient environnés par l'émeute, les autres servaient d'ambulances pour les blessés ; tous étaient ébranlés par le bruit du tonnerre de la bataille. Et cependant la religion a su tirer un nouveau lustre de ces désolantes circonstances ; dès l'aurore, jusqu'après midi, chacune des églises était encombrée ; la foule agenouillée et profondément recueillie assistait au saint sacrifice qui était vraiment le sacrifice de propitiation pour les fidèles de Paris. Dès la veille, un grand nombre de gardes nationaux s'étaient rendus au tribunal de la pénitence avant de partir pour la bataille ; le lendemain, ceux qui avaient survécu se pressaient en foule autour des saints autels, remerciaient le Seigneur et lui demandaient encore le même courage. Tant de grandeur et de simplicité dans la foi de nos frères nous console en ces journées néfastes.

L'église Saint-Séverin n'a point été violée ni assiégée comme on l'avait cru ; un instant les insurgés s'emparèrent du clocher pour sonner le tocsin, mais ils sortirent bientôt, et l'église n'a subi aucune atteinte. Nous pouvons en dire autant de Saint-Etienne-du-Mont, de Saint-Médard et de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Dans toutes ces églises, les messes ont été célébrées avec le même concours et les mêmes témoignages de piété de la part des fidèles.

—Une lettre écrite des Cayes (Haïti) contient ce qui suit :

« Après la prise de la ville par les piquets ou hommes d'arajou, ceux-ci se sont emparés de Louis-Jacques qui avait fomenté l'insurrection contre le président, et l'ont décapité. Sa tête, mise au bout d'un pique, a été exposée pendant deux jours. La prison a été ouverte, et tous les prisonniers, au nombre de 130, ont été égorgés. Les bourreaux mutilaient leurs victimes après les avoir massacrées. Après s'être enivrés de sang, ils ont pillé la ville ; ils brisaient tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, et ils ont jeté à l'eau une grande quantité de café. La ville est déserte. On avait organisé une sorte de tribunal revolutionnaire dans les prisons. On interrogeait les prisonniers et on les condamnait sans leur donner le temps ni les moyens de se défendre. »

NOUVEAU MINISTÈRE.—Voici la liste du nouveau cabinet élu hier par le général Cavaignac : M. Cavaignac, président sans portefeuille ; M. Sénard, intérieur ; M. Tourret commerce ; M. Recurt, travaux publics ; M. Bastide, marine ; M. Bedeau, affaires étrangères ; M. Lamoricière, guerre ; M. Bethmont, justice ; M. Goudchaux, finances ; M. Carnot, instruction publique.

—Lundi dernier, au milieu de la foule qui se pressait dans la chapelle ardente où reposent les restes de M. l'Archevêque de Paris, quatre jeunes gardes mobiles s'approchent du lit funèbre, jettent de l'eau bénite et se recueillent ; ensuite ils tirent leur sabre, en posant la lamme sur le corps du défunt, et après l'avoir reprise, la baisent avec respect ; de grossent larmes coulaient de leurs yeux.

—Beaucoup d'insurgés manifestent un profond repentir. Un certain nombre d'entre eux ont demandé les secours de la religion.

—Une lettre datée de Biskara, du 8 juin courant, annonce un fait important et qui, après la prise d'Abd-el-Kader doit être en première ligne. C'est la prise d'Achmet, cet ancien bey de Constantine, toujours rebelle et ennemi de la France.

DEUX MISSIONNAIRES.—Nous apprenons par des lettres de Saint-Christoval (îles Solomon dans la Polynésie) une nouvelle bien affligeante, mais bien glorieuse, celle de la mort de deux missionnaires savoisiens, le P. Pierre Paget, natif de Sonnaz, près de Chambéry, et le P. Jacquet, de Faucigny. Le 20 avril 1847, ces deux prêtres partirent de Makiya (île Saint-Christoval) avec le frère Hyacinthe, pour aller fonder un établissement sur la côte est de l'île. Arrivés dans une tribu de montagnards, ils furent reçus avec des démonstrations de joie qui n'étaient qu'une apparence perfide, car bientôt environnés et attaqués, ils furent massacrés et dévorés par ces anthropophages. Le P. Paget était tombé percé d'un coup de lance dans la poitrine. Ainsi la Savoie compte dans ses annales deux nouveaux martyrs de la foi ; ainsi, tandis qu'un grand nombre de ses enfants versent leur sang généreux pour conquérir l'indépendance et la liberté de l'Italie, d'autres vont aux extrémités de l'univers consommer le sacrifice de leur vie, pour porter dans ces contrées lointaines et barbares les lumières de la civilisation et la véritable liberté des enfants de l'Evangile.

INDES OCCIDENTALES.—Les nouvelles de Saint-Domingue sont déplorables. Cette île est en proie à la plus épouvantable anarchie. La constitution a été virtuellement abolie. Le président a pris le pouvoir absolu. Le peuple de couleur est constamment harassé par les noirs.

Les piquets, au nombre de 3,500, sont maîtres aux Cayes et ils s'y livrent à tous les excès. Un sénateur, nommé Edward Hall, a été battu et condamné aux travaux forcés. Il eût été mis à mort sans l'arrivée de deux aides de camp du président. Aquin a été livré au pillage. Plusieurs officiers supérieurs ont été exécutés sans procès. Plusieurs habitants d'Haïti se sont réfugiés à la Jamaïque.

ITALIE.—Trois colonnes autrichiennes, fortes de deux mille hommes appuyés par du canon, ont attaqué avec opiniâtreté les hauteurs de Castelvio ; elles ont été repoussées avec des pertes considérables après huit heures de combat.

PRUSSE.—Le parti républicain s'agite de nouveau à Berlin, et ses menées ne laissent pas de causer de vives inquiétudes au gouvernement. Elles se trahissent par les mesures que l'on prend pour parer à un coup de main, auquel on semble généralement s'attendre.

AUTRICHE.—L'archiduc Jean a fait, dès son arrivée à Vienne, afficher une proclamation qui se résume en ces termes :

« Je tiendrai au nom de l'empereur, toutes les promesses que l'empereur a faites ; mais aucune liberté n'étant possible sans l'ordre et la tranquillité, j'espère que toutes les classes du peuple auront assez de confiance en moi pour renoncer à toute violence. Ainsi s'accomplira la tâche par laquelle j'espère couronner ma vie, qui penche vers son déclin. »

RUSSIE.—On écrit de Kœnisberg, 23 juin, d'après une correspondance de Riga, que de grands désordres ont éclaté à Saint-Pétersbourg, où la tranquillité n'a été rétablie qu'après l'effusion du sang. Les lettres de la frontière parlent toujours de grands mouvements de troupes. Il y a sans doute de l'exagération dans ces nouvelles. Il n'est guère probable que le czar ait résolu, ainsi qu'on le prétend, de déclarer la guerre à l'Allemagne.

MEXIQUE.—Voici dans quels termes une lettre écrite de Guanajuato le 23 juin, apprécie la situation et les chances de l'insurrection :

« Les affaires publiques ne paraissent pas très-favorables aux *conspirateurs* Parédès et Jarauta. Ils sont complétement cernés et ne peuvent compter sur aucun secours. Il n'ont que 800 hommes mal disciplinés et seront certainement défaits, s'ils sont attaqués par Bustamente, Yanez et Minon, qui ont sous leurs ordres à cinq lieues d'ici, à Siloa, 2000 hommes de troupes et 10 pièces de canon. Le gouvernement se repose en outre sur les forces commandées par le général Cortazar, et a la certitude d'être secouru par Bajio, qui peut lever 2000 hommes. Ces forces réunie écraseront en un moment les insurgés et rétabliront l'ordre et la tranquillité. J'ignore si Parédès se décidera à faire une sortie ou s'il se laissera assiéger dans les murs de la ville. Mais quelle que soit sa détermination, il sera toujours vaincu, bien qu'il puisse se procurer par la violence, tout l'argent dont il a besoin. »

Une autre correspondance de la même ville, en date du 25, confirme en tous points ce tableau : elle évalue à 3,500 hommes les forces du gouvernement prêtes à agir contre Guanajuato, et nous montre la poignée d'insurgés dont disposent Parédès et Jarauta, livrée à la discorde par les conflits qui éclatent à chaque instant entre ces deux chefs.

COUR D'ENQUÊTE.—La fameuse cour d'enquête, qui, après avoir promené ses séances du Mexique aux Etats-Unis, avait acquitté le général Pillow et mis le général Scott sur la sellette, a été dissoute brusquement. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette mesure, car il ne faut jamais chercher des taches à la gloire, ni laver son linge sale *coram populo*. Mais franchement, était-ce bien la peine de dépenser tant d'argent pour en arriver là ? Et ce conseil de guerre, d'où devaient sortir des choses si redoutables, ne ressemble-t-il pas assez piaisement à la montagne qui accouche d'une souris ?

MARIAGE.

A Chambly, le 10 du courant, par Messire Mignault, curé du lieu, Noël Lareau, écr., à Dlle. Julie Sabatte, tous deux de Chambly.

DECÈS.

En cette ville, le 22 du courant, M. James Guerin, âgé de 53 ans, natif de Nenagh, Irlande.

En cette ville, le 22, à l'âge de 6 mois et 7 jours, Zotique Alphonse, enfant de M. Joseph Chalifoux.

A St. Michel d'Yamaska, le 16 du courant, M. Jos. Fontquin dit Leveillé.

MARY LENNEN.

ON demande des nouvelles de MARY LENNEN, qui est venue en Amérique l'été dernier avec ses deux jeunes frères, Patrick et James, dont les parents sont morts dans la traverée. Ses frères sont d'abord allés aux Etats-Unis, et sont revenus à Montréal pour retrouver leur sœur. On recevra avec reconnaissance, chez M. JOSEPH SIMMONS, à la maison du gardien de la barrière du chemin (d'en bas) de Lachine, toute information sur compte de MARY LENNEN.

☞ Les journaux de Montréal feront un acte de charité et d'humanité en reproduisant *gratis* l'annonce qui précède.

Montréal 25 juillet 1848.

INSTITUTEUR.

UN INSTITUTEUR d'expérience et qualifié pour tenir une ECOLE-MODELE désire prendre un engagement pour une ou plusieurs années à commencer au premier de juillet prochain sous les ordres des Messieurs les Curés et Commissaires d'Ecole, soit dans le DISTRICT de MONTREAL, des TROIS-RIVIERES ou de QUEBEC.

Dans une ECOLE MIXTE ; sa Dame peut prendre l'instruction de filles

Il peut enseigner la vraie prononciation de la langue anglaise. L'Arithmétique dans toute son étendue d'après les meilleurs auteurs anglais, la tenue des livres de compte, l'arpentage, etc. etc.

Il sera utile pour les catéchismes, les cérémonies du chœur en général.

Il exerce sa profession suivant la méthode si facile de Lancaster.

S'adresser soit par lettre affranchie à la poste ou autrement à Messire CHARLAND, prêtre et curé du Ste. Cœur de Beauharnais.

A VENDRE.

UNE superbe maison de pierre et autres dépendances, à vendre dans le village Ste. Thérèse, près du collège, avec un superbe terrain.

JOSEPH LAJEUNESSE.

Montréal, 18 juillet 1848.